

— Prix RITA Award du meilleur roman 2012 —



THEA HARRISON

LA CHRONIQUE DES ANCIENS - 1

Le baiser du dragon



CRÉPUSCULE

The bottom of the cover features a dark city skyline at night, with the Empire State Building prominently on the right. Overlaid on the bottom is a large, intricate blue illustration of a dragon's head and scales.

Thea Harrison

Classée en tête de liste des meilleures ventes du *New York Times* et du *USA Today*, elle est l'auteur d'une dizaine de livres. Récompensée à plusieurs reprises pour ses écrits, elle a connu le succès avec sa série *La chronique des Anciens*, qui l'a fait connaître aux yeux du grand public. Le premier tome, *Le baiser du dragon*, a été primé par le célèbre RITA Award 2012 de la meilleure romance paranormale.

Elle a également été publiée sous le pseudonyme d'Amanda Carpenter.

Le baiser du dragon

THEA
HARRISON

LA CHRONIQUE DES ANCIENS – 1

Le baiser du dragon

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence Murphy*





POUR **elle**

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook pour avoir
des informations exclusives.

Titre original
DRAGON BOUND

Éditeur original
The Berkley Publishing Group, a division of Penguin Group (USA) Inc.

© Teddy Harrison, 2011.

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2013

Remerciements

J'ai tellement de raisons d'éprouver de la reconnaissance et tellement de personnes à mentionner. Tout au long du voyage que j'ai fait avec ce livre et qui a abouti à sa publication, j'ai eu la chance de rencontrer et de travailler avec des gens formidables.

J'aimerais tout d'abord remercier mon fabuleux agent, Amy Boggs de la Donald Maass Literary Agency, pour avoir cru en moi et en ce livre d'une manière absolument indéfectible. Je n'ai pas les mots pour remercier avec suffisamment d'éloquence mon editrice, Cindy Hwang, pour son extraordinaire enthousiasme et son expertise, son assistante, Leis Pederson, pour ses réponses promptes et amicales, et toute l'équipe de Berkley pour leur sensationnel travail.

J'aimerais aussi particulièrement remercier Ann Aguirre, Nalini Singh, Shannon Butcher, J. R. Ward, Christine Feehan, Angela Knight, et Anya Bast. Ce sont des femmes étonnantes et des écrivains accomplis, et je suis honorée d'avoir leur soutien.

Et puis je dois acclamer mes super-héroïnes : mes premières lectrices. Merci à Anne, Shawn, Fran B.,

Suzi, Fran H. et Amanda pour leur implication et leur participation. Et je ne sais pas ce que j'aurais fait ces dernières années sans les encouragements et l'amitié de Steven, Pamela, et Anne ; ils m'ont aidée à rester saine d'esprit à des moments difficiles.

J'aimerais aussi adresser mes remerciements les plus sincères à Lorene et Carol pour leur formidable soutien. Elles savent ce qu'elles ont fait et que cela relève du miracle. Enfin, mais certainement pas en dernier, merci à Matt pour son travail généreux sur le site Web, et à Erin, qui m'aime, même si je suis une drôle de fille.

Traiter avec un dragon. Voilà une expérience féroce.

Attribué à Donald Trump.

1

Pia avait été victime d'un chantage qui l'avait forcée à commettre un acte suicidaire, et elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même.

Et en être consciente ne facilitait en rien les choses. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu manquer à ce point de discernement, de jugeote.

Quelle mouche l'avait piquée ? Elle avait vu un type mignon et oublié tout ce que sa mère lui avait appris en matière de survie. C'était tellement nul qu'elle ferait tout aussi bien de se tirer une balle dans la tête. Sauf qu'elle n'avait pas de revolver et que les armes, ça n'avait jamais été son truc. Et puis, appuyer sur la détente, c'était quand même une solution, disons, finale.

Un Klaxon de taxi hurla. Rien de plus banal à New York et personne n'y prêta attention, mais elle sur-sauta et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

C'était la bérézina. Elle devrait se cacher toute sa vie désormais à cause de son inconscience et de son abruti d'ex, qui l'avait baisée, enfin dupée, tellement royalement qu'elle avait désormais l'impression qu'on lui labourait sans arrêt le ventre avec un couteau.

Elle se retrouva dans une rue étroite jonchée d'ordures à côté d'un restaurant coréen. Elle dévissa le bouchon d'une bouteille d'eau et en avala la moitié, une main posée sur le mur en ciment tandis qu'elle observait les passants. La vapeur qui s'échappait de la cuisine du restaurant l'enveloppait d'arômes de piment rouge et de soja, et masquait la puanteur des ordures débordant d'une benne et des pots d'échappement.

Les gens dans la rue avaient tous la même allure, l'oreille vissée à leur téléphone ; on aurait dit qu'ils étaient propulsés par des forces internes, chargeant droit devant eux. D'autres marmonnaient en fouillant dans les poubelles avec un regard vide. Tout semblait normal, en somme.

À l'issue d'une semaine cauchemardesque, elle avait commis *le crime*. Elle avait volé quelque chose à l'une des créatures les plus dangereuses de la terre, une créature tellement effrayante que le simple fait d'y penser véhiculait en elle une décharge de terreur. Elle avait presque fini maintenant. Encore deux ou trois trucs à régler, un dernier rendez-vous avec l'abruti, puis elle pourrait réfléchir à un endroit où se cacher.

C'est avec cette pensée en tête qu'elle descendit la rue jusqu'à ce qu'elle arrive aux abords du Magic District. Situé à l'est du Garment District et au nord de Koreatown, le Magic District de New York était parfois appelé le Chaudron. Il était constitué de plusieurs pâtés de maisons qui bruissaient d'énergie.

Le Chaudron faisait étalage de sa magie comme un boxeur professionnel parade dans son peignoir en satin. La zone regorgeait d'immeubles qui proposaient sur plusieurs étages des échoppes et des kiosques où l'on pouvait se faire tirer le tarot et prédire

l'avenir, consulter des médiums, dénicher des fétiches et des sortilèges.

Elle arriva devant une boutique située à la périphérie du Chaudron. La façade était peinte en vert d'eau et les moulures autour de la vitrine et de la porte, en jaune pâle. Elle recula d'un pas et leva les yeux. *DIVINUS* était inscrit au fronton dans un lettrage simple de métal brossé. Des années auparavant, sa mère avait de temps à autre acheté des sorts à la sorcière qui possédait cette boutique. Le patron de Pia, Quentin, avait lui aussi mentionné la propriétaire du magasin en notant qu'elle possédait une des énergies magiques les plus puissantes qu'il ait jamais rencontrées chez une humaine.

Son reflet flou sur la vitre lui renvoya l'image d'une jeune femme fatiguée, longue et élancée aux traits tendus, dont les cheveux blond pâle étaient noués en queue-de-cheval. Oubliant son apparence, elle scruta l'intérieur plongé dans la pénombre.

Contrairement au voisinage peu reluisant, la boutique donnait une impression de calme et de sérénité. Elle reconnut des sorts de protection posés ici et là. Près de la porte, protégés par une vitrine, une disposition attrayante de cristaux, améthyste, péridot, quartz rose, topaze bleue et célestite, diffusait des énergies harmonieuses. Les pierres saisissaient les rayons obliques du soleil et projetaient d'étincelantes facettes irisées de lumière au plafond. Son regard tomba sur l'unique occupante, une femme très grande à l'allure altière, peut-être hispanique, dont le regard se planta dans le sien dans un crépitement de Force.

C'est alors que les cris fusèrent.

— N'entrez pas ! s'écria un homme.

Puis une femme renchérit en s'exclamant sur un ton strident :

— Arrêtez avant qu'il soit trop tard !

Pia sursauta, regarda derrière elle. Un groupe d'une vingtaine de personnes se tenait sur le trottoir d'en face et brandissait des pancartes. On pouvait lire sur l'une d'elles : *MAGIE = AUTOROUTE POUR L'ENFER*. Sur une autre : *DIEU NOUS SAUVERA*. Une troisième déclarait : *LES ANCIENS – UN CANULAR ÉLITISTE*.

Son sentiment d'irréalité s'accroissait, provoqué par le stress, le manque de sommeil et une peur constante. C'était à elle qu'ils s'adressaient.

Un certain nombre d'humains s'obstinaient à ne pas croire aux Anciens en dépit du fait que, plusieurs générations auparavant, les légendes avaient laissé place aux preuves au fur et à mesure du développement de la méthode scientifique. Les Anciens et les humains vivaient en bonne intelligence depuis l'époque élisabéthaine. Ces gens et leur révisionnisme étaient à mettre dans le même panier que ceux qui affirmaient que les Juifs n'avaient pas été persécutés pendant la Seconde Guerre mondiale.

Un tintement ramena son attention sur la boutique. La femme au regard magnétique tenait la porte ouverte.

— Les ordonnances de la ville ne sont pas à sens unique, fit-elle d'un ton méprisant. Si les boutiques de magie sont tenues de rester dans les limites d'un certain district, ceux qui protestent ne doivent pas s'approcher à moins de quinze mètres desdites boutiques. Ils n'ont pas le droit de traverser la rue, ils ne peuvent pas entrer dans le Magic District et ils ne peuvent rien faire, si ce n'est apostropher de loin les clients potentiels et tenter de les faire fuir. Est-ce que vous voulez entrer ?

Son sourcil impeccable levé en un défi impérieux suggérait que le fait de mettre un pied dans la boutique était un véritable acte de bravoure.

Pia la regarda d'un air impassible. Après ce qu'elle avait vécu, le défi de cette femme n'avait pas de sens. Elle entra sans hésiter.

La porte se referma derrière elle et le carillon tinta une seconde fois. La femme se planta devant elle en souriant.

— Je suis Adela, la propriétaire de Divinus. Que puis-je faire pour vous, ma chère ?

L'expression de la commerçante était intriguée tandis qu'elle toisait Pia. Elle murmura, se parlant presque à elle-même :

— Qu'est-ce que c'est ?... Il y a quelque chose chez vous...

Mince, elle n'avait pas pensé à ça. Cette sorcière se rappelait peut-être sa mère.

— Oui, je ressemble à Greta Garbo, l'interrompit Pia.

La femme releva les yeux, légèrement interloquée.

— Toutes mes excuses, dit-elle d'un ton suave, indiquant la marchandise d'un geste de la main. J'ai des produits de maquillage à base de plantes, des soins de beauté, des teintures, des sorts de guérison...

Pia balaya la boutique du regard, remarquant une odeur épicée. C'était un arôme tellement exquis qu'elle inspira profondément sans réfléchir. Malgré elle, les muscles tendus de son cou et de ses épaules se dénouèrent. Le parfum contenait un sort léger, manifestement destiné à détendre les clients inquiets.

Si le sort était inoffensif et n'engourdit nullement ses sens, sa nature manipulatrice éveilla chez elle un élan de répulsion. Combien de gens, ressentant une sensation de détente, avaient dépensé plus qu'ils ne

l'escomptaient ? Elle serra les poings en repoussant la magie. Le sort colla à sa peau encore un moment, avant de se dissiper. Elle garda cependant l'impression que des toiles d'araignées recouvraient son corps, et lutta contre une envie irrésistible de se frotter les bras et les jambes.

Agacée, elle se tourna vers la femme.

— Vous m'avez été recommandée par des sources dignes de confiance, déclara-t-elle d'un ton sec. J'ai besoin d'acheter un sort d'engagement, destiné à empêcher qu'une promesse ne soit pas rompue.

La mine affable d'Adela s'évanouit.

— Je vois. Si vous avez entendu parler de moi, vous savez que je ne suis pas bon marché.

— Vous n'êtes pas bon marché parce que vous êtes censée être l'une des meilleures sorcières de la ville, répliqua Pia en s'approchant d'un comptoir en verre.

Elle fit glisser le sac à dos de son épaule endolorie et le posa sur le comptoir, dégageant sa queue-de-cheval coincée sous une bride.

— *Gracias*, répondit la sorcière d'un ton neutre.

Pia baissa les yeux sur les cristaux amassés sous la plaque de verre. Ils étaient magnifiques et étincelants, remplis de magie, de lumière, de couleurs. Elle se demanda ce qu'elle ressentirait en en tenant un dans sa main, en sentant son poids, sa fraîcheur. En posséder un lui apporterait quelle sensation ?

Elle se retourna.

— Je sens les sorts que vous portez ainsi que ceux qui sont dans la boutique, y compris les sorts d'attirance sur ces cristaux ainsi que celui censé détendre vos clients. Je constate que vous avez une certaine compétence. J'ai besoin d'un sort qui permette de sceller un serment, et j'en ai besoin sur-le-champ.

— Ce n'est pas si simple, fit la sorcière. Je ne suis pas une marchande de restauration rapide.

— L'engagement n'a pas besoin d'être sophistiqué, répondit Pia. Écoutez, nous savons l'une comme l'autre que vous allez me prendre plus cher parce que j'en ai besoin tout de suite. J'ai encore beaucoup à faire, alors est-ce qu'on pourrait passer à l'étape suivante sans tourner autour du pot ? Parce que, sans vouloir être désagréable, la journée a été rude. Je suis fatiguée et pas d'humeur à discuter.

La sorcière pinça les lèvres.

— Certainement. Même si je ne peux pas faire l'impossible, je ferai ce que je peux. Mais si vous cherchez un engagement noir, vous n'êtes pas au bon endroit. Je ne fais pas de magie noire.

Pia secoua la tête, soulagée par l'attitude professionnelle de la femme.

— Rien de trop noir, je pense, dit-elle d'une voix rauque. Mais quelque chose entraînant des conséquences graves malgré tout. Il faut que cela impressionne.

Une lueur sardonique brilla au fond des yeux sombres de la sorcière.

— Vous voulez dire, du genre : « Je jure que je ferai ci ou ça, ou bien je serai précipité dans les flammes de l'enfer jusqu'à la fin des temps » ?

Pia opina, sa bouche se tordit.

— Oui, un truc comme ça.

— Si quelqu'un prête serment de son plein gré, l'engagement tombe dans le domaine de l'obligation et de la justice contractuelle. Je peux le faire. Et je l'ai déjà fait, d'ailleurs.

Elle se dirigea vers l'arrière-boutique.

— Suivez-moi.

La conscience de Pia tiqua. Contrairement aux magies blanche et noire qui étaient polarisées, la magie grise était censée être neutre. Mais, sous le couvert de la neutralité, on pouvait faire beaucoup de mal.

Désabusée, elle secoua la tête et emboîta le pas à la sorcière. *Alea jacta est.*

Elles conclurent l'affaire en moins d'une heure. Sur la proposition d'Adela, elle s'éclipsa par l'arrière de la boutique afin d'éviter de se faire apostropher par les manifestants en sortant. Son sac à dos avait été délesté d'une énorme somme d'argent, mais elle se dit que dans une situation de vie ou de mort, c'était de l'argent judicieusement dépensé.

— Encore une chose, fit la sorcière, appuyée de manière languide contre le chambranle de la porte.

Pia s'arrêta. La sorcière soutint son regard.

— Si vous êtes personnellement impliquée avec l'homme à qui le sort est destiné, ce type n'en vaut sûrement pas la peine.

Pia laissa échapper un petit rire tout en remontant son sac sur son épaule.

— Si seulement c'était le seul problème que j'avais.

Quelque chose affleura à la surface des magnifiques yeux sombres de la femme. Le changement donnait l'impression d'un calcul, mais c'était peut-être une illusion de la lumière de cette fin d'après-midi. L'instant suivant, son beau visage avait repris une expression indifférente.

— Bonne chance, alors, *chica*. Si vous avez besoin d'autre chose, revenez quand vous voulez.

Pia déglutit et réussit à articuler :

— Merci.

La sorcière ferma la porte et Pia gagna rapidement le bout de la rue, puis se mêla aux piétons.

Elle n'avait pas donné son nom. Après la première rebuffade, la sorcière n'avait pas insisté. Elle se demandait si elle avait le mot « problème » tatoué sur le front. Ou c'était peut-être dans sa sueur. Le désespoir a une odeur singulière.

Elle effleura la poche de son jean dans laquelle elle avait glissé le sortilège enveloppé dans un mouchoir blanc. Une puissante magie émanait de la toile usée et lui donnait des picotements dans la main. Peut-être qu'après avoir vu l'abruti et conclu leur marché, elle pourrait enfin respirer un peu mieux.

C'est alors que Pia entendit le bruit le plus terrible de sa vie. Ce fut d'abord une vibration, tellement profonde qu'elle la ressentit jusque dans ses os. Elle ralentit, puis s'arrêta, suivant l'exemple des autres piétons. Les gens mirent les mains devant leurs yeux, puis regardèrent autour d'eux tandis que la vibration se transformait en un rugissement qui s'engouffra dans les rues et ébranla les immeubles.

C'était la puissance de cent trains de marchandises, de cent tornades, le mont Olympe explosant sous une pluie de feu.

Pia tomba à genoux et recouvrit sa tête de ses bras. D'autres suivirent son exemple en hurlant. D'autres encore prirent un air hébété en essayant de repérer l'endroit où avait frappé le désastre. Les carrefours étaient la scène de nombreux accidents de voitures, des conducteurs affolés perdant le contrôle et percutant d'autres véhicules.

Puis le rugissement s'estompa. Les immeubles se figèrent. Le ciel sans nuages demeura serein, mais New York était loin de l'être.

Bon.

Elle se redressa et essuya la sueur qui coulait sur son visage, indifférente au chaos qui l'entourait.

Elle savait ce qui avait émis ce son infernal, et pourquoi. Et cette prise de conscience lui donna mal au ventre.

Si elle était engagée dans une course pour la vie, ce rugissement était le coup de feu du départ.

Il était né en même temps que le système solaire. À quelques moments près.

Il se souvenait d'une lumière transcendante et d'un vent inouï. La science moderne l'appelait « vent solaire ». Il se remémorait la sensation d'un vol infini, d'un bain éternel dans la lumière et une magie tellement éclatante, jeune et pure qu'elle retentissait comme les trompettes de milliers d'anges.

Sa carcasse massive avait dû être formée en même temps que les planètes. Il devint lié à la terre. Il eut faim et apprit à chasser pour se nourrir. La faim lui apprit des notions telles que avant et après, le danger et la souffrance, le plaisir aussi.

Il commença à avoir des opinions. Il aimait le flot du sang lui emplissant la bouche quand il se gorgeait de chair. Il aimait somnoler sur un rocher chauffé par le soleil. Il adorait se lancer dans les airs, prendre son envol et se laisser porter par les courants thermiques loin au-dessus de la terre, retrouver cette extase du premier vol.

Après la faim, il découvrit la curiosité. De nouvelles espèces naissaient. Il y avait les Wyrkind, les Elfes, les Faes, les lumineuses ou blanches et les noires, des êtres de haute taille aux yeux brillants et des créatures trapues couleur de champignon, des cauchemars ailés et des choses timides virevoltant dans les arbres et se cachant dès qu'il approchait. Ceux qui devinrent connus sous le nom d'Anciens avaient

l'habitude de se rassembler autour de poches dimensionnelles d'Autres Contrées remplies de magie, où le temps et l'espace s'étaient gondolés au moment de la formation de la terre et où le soleil brillait d'un autre éclat.

La magie avait le goût du sang, sauf que c'était une saveur dorée et chaude comme le soleil. La consommer en même temps que la chair rouge était un délice.

Il apprit les langues en écoutant secrètement les Anciens. Il s'exerça à les parler quand il volait, retournant chaque mot et sa signification dans sa tête.

Les Anciens avaient plusieurs mots pour le désigner. Wurm. Monstre. Mal. La Bête.

Dragua.

Il ne remarqua pas tout de suite que les premiers *Homo sapiens* commençaient à proliférer en Afrique. Parmi toutes les espèces, il n'aurait pas pensé qu'ils se multiplieraient ainsi. Ils étaient faibles, ne vivaient pas longtemps, n'avaient pas d'armure naturelle, et il était facile de les tuer.

Il garda un œil sur eux et apprit leurs langues. À l'instar d'autres Wyrns, il développa l'aptitude de changer de forme, de se métamorphoser afin de pouvoir évoluer parmi les humains. Ils extrayaient de la terre les choses qu'il aimait, l'or et l'argent, des cristaux étincelants et des pierres précieuses qu'ils façonnaient et transformaient en beaux objets. Il aimait posséder, de par sa nature, et il amassait ce qui lui plaisait.

Il ménagea des repaires secrets dans des grottes souterraines où il réunit ses biens. Son butin comprenait des œuvres des Elfes, des Faes et des Wyrns, ainsi que des créations humaines, telles que des assiettes, des coupes, des objets religieux. L'argent, voilà un concept qui l'intriguait. Tellement de notions y étaient

attachées : le commerce, la politique, la guerre. Il augmenta encore son butin avec des écrits des Anciens et des humains, car les livres étaient une invention qu'il estimait plus précieuse que les autres.

Outre sa passion pour l'histoire, les mathématiques, la philosophie, l'astronomie, l'alchimie et la magie, il fut captivé par la science moderne. Au XIX^e siècle, il se rendit en Angleterre afin de discuter des origines avec un savant renommé. Ils s'étaient enivrés ensemble et avaient passé la nuit à parler jusqu'à ce que la brume nocturne ait été transformée en vapeur par le soleil.

Il se rappelait avoir confié au savant éméché que la civilisation humaine partageait beaucoup de choses avec lui. La différence, c'était que son expérience et appréhension du monde était contenue en une entité unique, une série de réminiscences. Cela signifiait d'une certaine manière qu'il incarnait toutes les étapes de l'évolution à lui seul : bête et prédateur, magicien et aristocrate, violence et raison. Il n'était pas certain d'avoir acquis des émotions humaines. Il n'avait en tout cas pas acquis leur sens moral.

Les humains, selon leur culture, lui donnaient plusieurs noms. Ryū, Wyvern, Nāga. Pour les Aztèques, il était Quetzalcōatl, le serpent à plumes, qu'ils appelaient Dieu.

Dragos.

Quand il découvrit le vol, Dragos Cuelebre monta à l'assaut du ciel avec de longues poussées de ses immenses ailes. Son envergure approchait celle d'un Cessna à huit places.

La vie moderne était devenue compliquée. Il avait l'habitude de concentrer sa Force de façon à éviter les avions lorsqu'il volait, ou plus simplement de déposer

un plan de vol auprès du contrôle aérien local. Vu son invraisemblable fortune et sa position en tant que l'un des plus anciens et puissants des Wyr, la vie s'organisait autour de lui comme il l'entendait.

Cette fois-ci, il ne fit pas preuve d'une telle politesse. C'était un vol du genre « Écartez-vous, laissez-moi la voie libre ! ». La rage l'aveuglait, et elle était mâtinée d'incrédulité. De la lave coulait dans ses vénérables veines et ses poumons s'activaient comme des soufflets. Comme il approchait le zénith de son ascension, sa longue tête oscilla d'avant en arrière et il poussa un nouveau rugissement. Le son déchira l'air tandis que ses griffes acérées mettaient en pièces un ennemi imaginaire.

Toutes ses griffes, à l'exception de celles d'un de ses pieds avant. Celles-ci étreignaient un minuscule morceau de papier. Ce lambeau lui semblait totalement saugrenu. Et l'odeur indéfinissable qui se dégageait du papier émoustillait ses sens, évoquant quelque chose de tellement ancien qu'il n'arrivait pas à se rappeler exactement ce que c'était...

Son cerveau chauffé à blanc s'échappa de ses amarres dans le temps. Littéralement colonisé par la colère, il vola et vola jusqu'à ce qu'il retrouve son calme et puisse de nouveau réfléchir.

C'est alors que Rune lui murmura en esprit :

— *Seigneur ? Est-ce que ça va ?*

Dragos pencha la tête, prenant conscience du fait que son premier lieutenant volait derrière lui, à une distance respectable. Qu'il ne l'ait pas remarqué en disait long sur sa rage. En temps normal, Dragos se rendait compte de tout ce qui se passait autour de lui.

Les raisons qui avaient poussé Dragos à faire de Rune le premier lieutenant de sa cour étaient nombreuses. Et elles expliquaient que Rune soit à son

service depuis tellement longtemps. C'était un mâle qui avait de l'expérience, mûr et suffisamment dominant pour assurer son autorité au sein d'une société de Wyrns qui pouvait se montrer indisciplinée.

Et surtout, Rune avait le sens de la diplomatie, une qualité que Dragos n'avait jamais maîtrisée. Ce talent se révélait utile lorsqu'il s'agissait de traiter avec les autres cours d'Anciens.

Dragos crispa ses mâchoires et serra ses redoutables dents faites pour déchirer n'importe quelle proie avec sauvagerie. Après un petit moment, il répondit :

— *Je vais bien.*

— *En quoi puis-je te servir ?* demanda son premier lieutenant.

Dragos crut qu'il allait de nouveau être aveuglé par la colère, abasourdi par ce qu'il avait découvert. Il lança d'un ton hargneux :

— *Il y a eu un vol.*

Une pause. Puis Rune reprit la parole.

— *Seigneur ?*

Pour une fois, le mâle, d'un sang-froid d'ordinaire immuable, semblait ébranlé.

— *Un VOLEUR, Rune.* (Il souligna chaque mot.) *Un voleur s'est introduit dans la grotte où je conserve mes trésors et m'a dérobé quelque chose.*

Rune s'accorda un moment pour absorber l'information.

Jamais une telle chose ne s'était produite. Quelqu'un avait réussi à localiser son trésor, ce qui était déjà un exploit en soi. Sous les sous-sols de la tour Cuelebre était installé un système factice équipé du *nec plus ultra* en matière de sécurité, mais personne ne connaissait l'endroit exact du trésor de Dragos, sauf lui-même.

Le trésor était par ailleurs protégé par de puissants sorts qui le dissimulaient et faisaient office de repoussoir. Ces sortilèges étaient plus anciens que les tombeaux des pharaons d'Égypte, et aussi raffinés et imperceptibles qu'un poison dénué de goût. Toutefois, après avoir localisé son repaire secret, le voleur avait réussi à se faufiler dans le lieu en passant outre tous les verrous physiques et magiques de Dragos. Pire encore, l'individu avait réussi à quitter les lieux de la même façon.

Le seul avertissement qu'avait reçu Dragos avait été un sentiment diffus, tenace et indéfinissable qui l'avait obsédé tout l'après-midi. L'impression désagréable que quelque chose n'allait pas s'était intensifiée au point qu'il avait finalement décidé d'aller inspecter ses biens.

Il avait su que son repaire avait été infiltré dès qu'il avait posé le pied à proximité de l'entrée de la caverne souterraine. Il n'avait, malgré tout, pas pu y croire, même lorsqu'il avait foncé à l'intérieur et découvert la preuve irréfutable du vol, accompagnée de quelque chose qui défiait toute logique. Il baissa les yeux sur son pied droit crispé.

Il bifurqua brusquement afin de suivre une trajectoire de retour vers la ville. Rune le suivit et se positionna derrière lui dans un mouvement fluide.

— *Il faut que tu retrouves ce voleur. Mets tout en œuvre. Tout, tu m'entends ? Utilise tous les moyens possibles, magiques et non magiques. Rien d'autre n'existe. Aucune autre tâche. Délègue toutes tes charges actuelles à Aryal ou à Grym.*

— *Je comprends, seigneur.*

Dragos perçut d'autres conversations dans l'air, même si personne n'osa entrer en contact direct avec

lui. Son bras droit avait déjà commencé à donner des ordres.

— *N'oublie pas une chose, Rune, ajouta-t-il. Je ne veux pas que ce voleur soit blessé, maltraité ou tué. Il faut que tu aies une confiance aveugle en ceux que tu vas dépêcher à sa poursuite.*

— *Tu peux compter sur moi.*

— *Si quelque chose tourne mal, ce sera ta responsabilité.*

Il n'aurait pas su expliquer pourquoi il enfonçait ainsi le clou avec cette créature qui, depuis des siècles, était aussi fiable et fidèle qu'un métronome. Il resserra encore davantage ses griffes sur la preuve.

— *Compris ?*

— *Compris, mon seigneur,* répliqua Rune d'un ton calme.

— *Bien,* gronda Dragos.

Il constata qu'ils survolaient de nouveau la ville, car il n'y avait plus le moindre trafic aérien autour d'eux. Il vola au-dessus de la vaste plateforme d'atterrissage qui couronnait la tour Cuelebre ; dès qu'il se posa, il reprit sa forme humaine, un homme colossal de deux mètres aux cheveux de jais, à la peau bronze foncé et aux yeux dorés d'un rapace.

Dragos se retourna et regarda Rune atterrir. Les majestueuses ailes du griffon chatoyaient dans le soleil sur son déclin, jusqu'à ce qu'il reprenne lui aussi forme humaine, celle d'un homme aux cheveux fauves, d'une stature presque aussi impressionnante que Dragos.

Rune baissa la tête en signe de respect avant de bondir vers les portes d'accès au toit. Une fois qu'il fut parti, Dragos desserra le poing droit dans lequel il tenait le morceau de papier froissé.

Pourquoi n'en avait-il pas touché un mot à Rune ? Il n'en savait rien. Il obéissait simplement à une sorte d'instinct secret.

Il porta le papier à son nez et inspira profondément. Une odeur s'était collée au papier qui avait absorbé l'huile de la peau du voleur. C'était une odeur féminine qui évoquait la sauvagerie du soleil.

Il resta immobile, les yeux fermés. Ce soleil sauvage et féminin lui rappelait quelque chose d'un lointain passé. Si seulement il arrivait à mettre le doigt dessus. Il vivait depuis tellement longtemps que sa mémoire était un vaste territoire alambiqué. Des semaines pourraient s'écouler avant qu'il ne parvienne à localiser le souvenir.

Il se concentra pour revenir à cette époque insaisissable, à ce soleil juvénile, une forêt d'un vert profond et un parfum céleste qui l'incita à foncer dans les sous-bois...

Le fil de la réminiscence se rompit. Un grondement de frustration gonfla sa poitrine. Il ouvrit les yeux et se força à ne pas déchirer le papier qu'il tenait.

Il se rendit compte que Rune avait oublié de lui demander ce que le voleur avait dérobé.

Son repaire souterrain était immense et des grottes regorgeant d'inconcevables trésors se succédaient. Les parois rugueuses étaient tapissées de merveilles. Des articles de magie, des miniatures, des boucles d'oreilles en cristal qui laissaient fuser des arcs-en-ciel de lumière. Des œuvres de maîtres étaient soigneusement emballées afin de les protéger contre l'humidité. Des monceaux de rubis, d'émeraudes, de diamants de la taille d'œufs et de rangs de perles. Des scarabées égyptiens, des cartouches et des pendentifs. De l'or grec, des statues syriennes, des pierres précieuses venues de Perse, du jade chinois, des trésors

espagnols récupérés sur des épaves. Il avait même une collection de pièces modernes qu'il avait démarrée quelques années auparavant et qu'il augmentait au petit bonheur quand il y pensait.

Son attention au moindre détail, une mémoire prodigieuse de chacun des objets constituant son extravagant trésor, les effluves d'un soleil sauvage et l'instinct avaient conduit Dragos à l'endroit même du larcin. Il avait découvert le vol d'une pièce en cuivre d'un penny frappée en 1962 aux États-Unis, subtilisée dans un bocal rempli de pièces qu'il n'avait pas encore pris le temps de ranger dans un album.

La voleuse lui avait laissé quelque chose en échange. Elle l'avait soigneusement posé sur le couvercle du bocal. C'était un message rédigé d'une main hésitante sur un bout de papier, de véritables pattes de mouche. Et il enveloppait une offrande.

Je suis désolée, disait le message.

Le larcin était une violation de sa vie privée. C'était un acte d'une impudence et d'un manque de respect hallucinants. C'était également... déconcertant. Lui qui était plus ancien que le péché n'arrivait pas à se souvenir quand il avait été furieux à ce point pour la dernière fois.

Il relut le message.

Je suis désolée. J'ai dû prendre votre pièce. En voici une autre pour la remplacer.

Sa bouche se crispa. Et, à sa grande surprise, il éclata de rire.

2

Pia passa l'heure suivante à déambuler. Elle constata la manière dont la ville s'était transformée après ce son infernal ; on aurait dit qu'un artiste l'avait peinte de couleurs sombres. Le stress marquait les physionomies des passants. Les nerfs étaient à fleur de peau, des altercations éclataient ici et là, et des groupes de policiers en uniforme apparurent. Les boutiques et les kiosques affichèrent leurs pancartes *Fermé* et baissèrent leurs rideaux de fer.

En temps normal, elle aurait pris le métro, mais vu l'atmosphère agressive dans la rue, elle n'avait pas du tout envie de se retrouver piégée sous terre. Enfin, elle arriva devant la porte de l'abruti.

L'immeuble où il vivait était délabré. Elle inspira par la bouche et ignora le préservatif usagé jeté sur une des marches de l'escalier. Une fois qu'elle aurait fait cette dernière chose et serait passée au boulot pour dire au revoir à Quentin, elle mettrait les voiles.

La porte s'ouvrit brutalement. Elle leva le poing avant même d'avoir posé les yeux sur lui. Il se plia en deux quand elle lui assena un coup dans le ventre.

Il toussa et s'écria, pantelant :

— Putain, garce !

— Aïe !

Elle secoua la main. Le pouce à l'extérieur, idiot, pas à l'intérieur !

Il se redressa et lui jeta un regard furibond en se frottant l'abdomen. Puis il sourit.

— Tu l'as fait, c'est ça ? Tu l'as vraiment fait.

— Comme si tu m'avais donné le choix, répliqua-t-elle sèchement.

Elle le poussa pour avoir la place de se glisser dans l'appartement, puis elle claqua la porte.

Son sourire se transforma en un rire sonore.

— Génial !

Pia le regarda d'un air amer. L'abruti, qui s'appelait Keith Hollins, était beau gosse avec des cheveux blonds en désordre et un corps de surfeur. Son sourire effronté attirait les filles comme le miel attire les mouches.

Elle avait été l'une de ces mouches, à une époque. Puis le temps de la désillusion s'était installé. Quand il avait usé de son charme, elle l'avait trouvé gentil. Elle avait pris ses manières caressantes pour une affection sincère, quand il était en fait d'un incommensurable égoïsme. Et il était accro au jeu.

Elle avait rompu quelques mois plus tôt. Puis, la semaine passée, sa trahison l'avait frappée de plein fouet.

Pia avait été tellement seule depuis la mort de sa mère six ans auparavant. Personne d'autre ne savait ce qu'elle était. Sa mère l'aimait tellement qu'elle avait consacré sa vie à assurer le bien-être et la sécurité de Pia. Elle avait élevé sa fille dans l'obsession du secret, avec tous les sorts de protection qu'elle avait pu rassembler.

Et Pia avait jeté aux quatre vents tout ce que sa mère lui avait enseigné pour un sourire charmeur et une promesse d'affection. Je suis tellement désolée, maman, se dit-elle. Je jure que je vais mieux faire à partir de maintenant. Elle toisa Keith qui était occupé à sauter sur place pour exprimer sa joie. Il lui fit un grand sourire.

— Je savais bien que ça allait être ma fête. Je le méritais. Je ne t'en veux pas, pas de soucis, mon chou.

— Parle pour toi. (Le ton de Pia était glacial.) Des soucis, en ce qui me concerne, c'est pas ce qui manque.

Elle laissa tomber son sac à dos par terre et balaya la pièce du regard. Des emballages de sandwiches jonchaient la table basse. Un tee-shirt sale était drapé sur le sofa. Certaines choses ne changeaient jamais.

— Oh, allez, P., pas besoin de le prendre comme ça. Écoute, je sais que t'es en pétard, mais faut que tu comprennes quelque chose, mon chou. Je l'ai fait pour nous.

Il essaya de la prendre par les épaules, mais elle recula à la hâte pour éviter que ses doigts ne la touchent. Le sourire de Keith se voila, mais il poursuivit sur le même ton enjôleur :

— P., t'as pas l'air de comprendre. On va être riches maintenant. Pétés de pognon. Tu vas pouvoir avoir tout ce que tu veux, bordel. Ça va te plaire non, chérie ?

C'était lui qui ne pigeait rien. L'abruti ne se rendait pas compte qu'il allait faire partie des dommages collatéraux. Il avait élaboré cet univers de bande dessinée dans lequel il avait un rôle tandis que ses dettes de jeu s'accumulaient et qu'il tombait de plus en plus sous la coupe de ses soi-disant associés.

Ces « associés » étaient des relations louches vaguement liées au bookmaker de Keith. Elle se les représentait comme une horde de hyènes massées autour de leur proie. Keith était le déjeuner, mais ils avaient décidé de s'amuser avec leur casse-croûte avant de lui donner le coup de grâce.

Elle ne savait pas qui étaient ces gens et elle n'avait pas envie de l'apprendre. C'était suffisamment affreux de savoir qu'une Force réelle dominait cette chaîne alimentaire. Humain, elfique, wyr ou fae, peu importait. Quelque chose de maléfique s'intéressait à eux. Et cette entité avait suffisamment de magie et de puissance pour décider de se mesurer à l'une des Forces les plus influentes du monde.

— J'ai l'impression d'entendre les répliques d'un mauvais film, lui fit-elle remarquer.

Keith laissa tomber le charme et la fusilla du regard.

— Ah oui ? Va te faire foutre.

— Et voilà, on remet ça, soupira-t-elle. Écoute, finissons-en avec tout ça. Tes maîtres-chiens voulaient que je vole quelque chose de Cuelebre...

— J'ai *parié* avec mes associés que je pouvais m'emparer de n'importe quoi n'importe où, corrigea Keith d'un ton méprisant. Et ils ont *suggéré* quelque chose de Cuelebre.

Cette journée était la dernière d'une longue semaine éprouvante. La semaine en question avait commencé au moment où Keith lui avait glissé dans la main un objet imprégné de Force et lui avait dit qu'elle allait trouver le repaire de Cuelebre grâce à lui. Le choc éprouvé lorsque la pulsation d'intense magie lui avait brûlé la main lui revint en mémoire.

À ce choc s'ajoutait la terreur pour la personne ou la chose qui avait eu le culot de créer ce type de charme et de le donner à Keith.

Inutile de préciser que découvrir que Keith l'avait trahie avait été un moment particulièrement mémorable. Elle s'était rendu compte qu'entre Cuelebre et la horde de hyènes, elle était prise en tenaille. Si elle volait quelque chose de Cuelebre, elle était cuite. Si elle ne le faisait pas, Keith le dirait aux hyènes et elle était tout aussi cuite.

Avoir le charme au creux de sa paume revenait à tenir une bombe à retardement. La conception du charme avait été plus simple qu'elle n'y paraissait à première vue. On aurait dit un charme de pistage doté d'une activation unique, mais il avait eu le pouvoir de traverser toutes les protections de Cuelebre.

Sa gorge se serra en se souvenant de la marche tellement pénible qu'elle avait faite quelques heures plus tôt, la traversée d'un parc baigné de soleil où des adultes, un gobelet de café à la main, surveillaient des enfants qui riaient aux éclats.

Les bruits de la circulation et les aboiements de chiens avaient ponctué la douleur cuisante dans sa main tandis que la Force du charme, qui avait été activée, redoublait d'intensité et donc de chaleur en l'entraînant le long d'un chemin fleuri jusqu'à une porte de service en métal rouillé totalement banale, découpée dans un viaduc du parc. Le charme traçait un chemin étroit et scintillant qui l'avait fait passer à travers une brume d'invisibilité et de sorts d'aversion, lui donnant le sentiment d'être perdue, maudite, piégée dans son cauchemar le plus effrayant, courant un danger mortel, damnée pour l'éternité entière...

Le fragile contrôle que Pia s'efforçait de garder se brisa. Elle frappa Keith des deux mains sur la poitrine, le faisant reculer de quelques pas.

— Tu m'as fait du chantage pour que je vole quelque chose à un dragon, espèce de salaud ! hurla-t-elle. Je t'ai confié mes secrets, je t'ai fait confiance.

Pas tous ses secrets, gracieuses Forces merci, pas tous. Elle avait, elle ignorait par quel miracle, conservé quelques bribes d'intelligence.

— J'ai cru à un moment que nous nous aimions, enchaîna-t-elle. Quelle blague sinistre. Je pourrais ramper sous un rocher et mourir de honte, sauf que tu. N'en. Vaux. Pas. La. Peine.

La dernière poussée qu'elle lui donna l'accula contre le mur. Son expression aurait été comique si Pia avait conservé un peu d'humour.

La stupéfaction de Keith se transforma en hargne. Il réagit plus vite qu'elle ne s'y attendait et la poussa si violemment qu'elle trébucha et faillit tomber.

— J'ai dû exceller à faire semblant, alors, cracha-t-il. Parce que tu es le plus mauvais coup que j'aie jamais tiré.

Jusqu'à ce moment précis, Pia n'avait jamais pris conscience qu'elle était capable de tuer. Elle replia les doigts pour en faire des griffes.

— Me rencontrer est ce qui t'est arrivé de mieux, pauvre connard d'éjaculateur précoce. Simplement, tu n'avais pas l'élégance de le reconnaître. Et tu sais quoi ? Je ne sais même pas pourquoi je suis restée avec toi tout ce temps. J'ai pris davantage mon pied sous la douche, en me servant de ma main.

Keith devint vert. Il leva le bras pour la frapper.

— Tu fais ça et tu n'auras jamais ce que tu veux que je te donne. En plus, tu perdras une main.

De froid, son ton était devenu glacial. Il se figea. L'étrangère impitoyable qui avait investi son corps approcha son visage du sien au point de presque le toucher.

— Vas-y, ajouta-t-elle tranquillement. Une amputation sera peut-être thérapeutique, d'ailleurs.

Elle le toisa jusqu'à ce qu'il laisse retomber sa main et recule d'un demi-pas. Ce n'était pas grand-chose, mais pour sa fierté malmenée, c'était beaucoup. Elle avait remporté le bras de fer.

— Finissons-en, dit-il sèchement.

— Pas trop tôt. (Elle fouilla dans son jean et lui tendit un morceau de papier plié en deux.) Tu auras ce que j'ai volé une fois que tu auras lu à voix haute ce qui est inscrit sur ce papier.

— Quoi ?

Il la regarda sans comprendre. Étant humain et donc dénué de pouvoirs magiques, il n'était pas en mesure de capter la Force qui émanait du papier et du sort d'engagement.

Il le déplia et le parcourut rapidement. Son visage se tordit de fureur. Il laissa tomber la feuille comme s'il avait touché du feu.

— Oh non, non, garce. Ça ne va certainement pas se passer comme ça. Tu vas me donner ce que tu as pris et tu vas me le donner *immédiatement* !

Il plongea sur son sac à dos. Elle recula de quelques pas, le laissant fouiller. Portefeuille, baskets, la bouteille d'eau à moitié vide et son iPod atterrirent sur le plancher.

Il produisit un son étranglé et se retourna vers elle. Elle recula d'un pas dansant et resta sur la pointe des pieds, levant ses deux mains en lui décochant un sourire moqueur.

— Où c'est, bordel ! éructa-t-il. Qu'est-ce que tu as pris ? Où tu l'as caché ? Merde !

— *Tu* as décrété que ça n'avait pas d'importance, répliqua-t-elle. (Au fur et à mesure qu'il avançait vers elle, elle reculait, ménageant toujours quelques mètres entre eux.) *Tu* as décrété que tes maîtres-chiens...

— Associés ! rugit-il en serrant les poings.

— ... se fichaient de ce que je prenais, du moment que cela venait de Cuelebre, vu qu'ils avaient les moyens de vérifier ce qui serait dérobé. Je présume qu'ils peuvent y attacher un sort leur permettant de prouver que cela vient vraiment de lui.

Elle sentit son mollet entrer en contact avec la table basse et, tendant ses muscles, elle bondit en arrière au moment où Keith se jetait sur elle. Elle atterrit sur la table en position accroupie tandis qu'il se cognait contre un coin du meuble.

— Et tu sais quoi ? lança-t-elle. Je m'en fiche totalement, à l'exception d'une chose.

Pia marqua une pause et se redressa. Elle dansa sur place pendant que Keith retrouvait son équilibre. Ses traits séduisants s'étaient transformés en un masque de haine.

Elle se demanda s'il allait s'interroger sur la hauteur et la puissance du bond qu'elle venait de faire en arrière et qu'une humaine n'aurait jamais pu accomplir, mais tout cela n'avait plus tellement d'importance.

— Le chantage ne cesse jamais après un paiement. En tout cas, c'est toujours ce qu'on dit dans les feuilletons télévisés. (Le cœur lui manqua en voyant une lueur sournoise passer dans le regard de Keith.) Tu croyais que je ne devinerais pas que tu avais l'intention de te servir encore de moi ? Pourquoi te serais-tu arrêté à un vol, après tout ? Ça aurait toujours été :

« Eh, Pia, je ne dirai rien sur toi si tu fais encore une petite chose pour moi. » C'est ça, hein ?

Sa lèvre supérieure se retroussa.

— On aurait pu former un vrai partenariat.

Il avait le culot de prendre un ton amer. Incroyable.

— Soit tu aurais continué à me faire du chantage, soit, tôt ou tard, si ce n'est pas déjà fait, tu aurais parlé de moi à tes patrons. Ou, autre scénario : tu leur donnes ce que j'ai volé, ce qui leur prouvera que tu en as un peu plus que ce qu'ils pensaient. Et ils te prennent au sérieux.

— Ils me prennent déjà au sérieux, connasse.

— Ben voyons. Ils ont probablement promis d'oublier toutes tes dettes de jeu. Peut-être qu'ils t'ont promis une belle liasse de billets en plus. Tu espères sauver ta peau de minable et qu'ils t'accordent enfin l'attention que tu crois mériter. Mais est-ce que tu as réfléchi deux minutes ? Ils vont fortement s'intéresser à la manière dont tu as pu réussir l'exploit de piquer un truc à Cuelebre. Et ils vont vouloir te poser beaucoup de questions.

La colère s'effaça du visage de Keith tandis qu'il absorbait cette réalité qui apparemment lui avait échappé.

— Ça ne va pas se passer comme ça, fit-il. Je leur ai à peine parlé de toi.

Alléluia, on aurait dit qu'il se mettait à réfléchir ! Enfin, tout était relatif. Elle s'assit sur le sofa.

— Je te crois sur ce détail. En tout cas, je pense que tu le crois. Mais avoir à peine parlé de moi, c'était déjà trop.

Elle voyait les rouages tourner dans sa tête. Il aurait gardé tout le pouvoir. Il l'aurait tranquillement menée en bateau sous le couvert d'un

soi-disant partenariat dont il aurait tiré toutes les ficelles.

— Bon, fit-elle, rassemblant le peu d'énergie qui lui restait. Tu avais juré que tu ne soufflerais mot à personne de ce que je t'avais confié. Tu m'as fait chanter, à mon tour de te faire chanter, parce que quel que soit le scénario susceptible de se développer parmi ceux que je viens de dépeindre, je serai cuite.

Il secoua la tête.

— Non, P. Tout ce que tu as à faire, c'est t'entendre avec moi. Pourquoi tu peux pas le voir, bordel ?

— Parce que je ne suis pas comme toi, Keith, répliqua-t-elle sèchement. Et sauver les meubles est ma seule chance d'échapper à ce cauchemar.

— J'arrive pas à croire que tu puisses juste jeter l'éponge.

Il avait l'air sur le point de faire un caprice.

— J'ai jeté l'éponge il y a des semaines déjà, lui rappela-t-elle. Sauf que tu ne pouvais pas lâcher le morceau. Maintenant, prends ce morceau de papier et prononce à haute voix le serment d'engagement, ou bien je m'en vais et tu n'auras jamais ce que j'ai volé. Ce qui signifie que tu devras négocier d'autres modalités de paiement avec tes « associés ». C'est clair ?

Keith la regarda d'un air dépité.

— Ça aurait pu être bien, tu sais.

— Dans tes rêves, cow-boy, rétorqua-t-elle en secouant la tête.

Il s'approcha et ramassa le papier à contrecœur. Elle resta coite tandis qu'il marquait une pause. Elle voyait qu'il essayait de trouver un moyen de ne pas lire ce qui était inscrit. Mais il n'avait pas le choix.

Il le lut rapidement d'un ton courroucé.

— Moi, Keith Hollins, jure ici de ne jamais parler de Pia ou de ses secrets d'aucune façon que ce soit, directement, par inférence ou silence, ou je perdrai l'usage de la parole et souffrirai physiquement tout le reste de ma vie.

Il poussa un cri au moment où la magie s'activa. Le papier s'enflamma.

Avec un soupir, Pia se leva et rangea dans son sac ses affaires éparpillées par terre.

— OK, j'ai fait ce que tu voulais, reprit-il. Maintenant, on va chercher ce que tu as volé. C'est quoi ? Une pierre précieuse, un bijou ? Ça ne peut être qu'un truc que tu pouvais emporter. (La convoitise brilla dans ses yeux.) Tu l'as caché où ?

— Nulle part, répondit-elle en haussant les épaules.

— Quoi ? Tu l'avais sur toi tout ce temps ? s'exclama-t-il en montrant les dents comme un chien.

Elle sortit un mouchoir en coton plié de la poche de son jean et le lui tendit. Il l'ouvrit en le déchirant presque tandis qu'elle mettait son sac à dos. Elle sortait de la pièce quand les jurons commencèrent à fuser.

— Putain, c'est pas vrai. Tu as volé un putain de *penny* !

— Bye, chéri.

Elle s'éloigna. Le corridor s'embruma. Elle serra les dents jusqu'à s'en faire mal. Elle n'allait pas verser une larme de plus pour ce mufle.

— Qu'est-ce que fout un dragon avec un penny dans son trésor ? cria-t-il. Comment je peux savoir que cette pièce est bien à lui ?

Elle envisagea de lui rappeler que ses « associés » étaient en mesure d'en vérifier l'origine. Elle

envisagea de lui dire qu'elle savait qu'un faux aurait signé son arrêt de mort, mais l'abruti était de toute façon cuit.

Soit Cuelebre allait le retrouver et lui régler son compte, soit Keith se mettrait à dos tôt ou tard l'un de ses « associés ». Ils voudraient savoir comment il avait pu mettre la main sur quelque chose qui appartenait à Cuelebre. Et, grâce au sort, Keith ne serait pas en mesure de le leur dire. Ce qui serait une situation passablement inconfortable.

Elle envisagea ensuite de lui dire à quel point elle avait été elle-même idiote, vu qu'il ne lui était pas venu à l'esprit d'essayer de lui refiler un faux. Pia avait beau avoir quelques talents singuliers, elle n'avait pas une goutte de malhonnêteté en elle. Elle était incapable de tromper les gens.

Et puis, elle n'avait pas osé renoncer à la tâche demandée une fois qu'elle avait pris conscience du fait qu'une vraie Force la guettait à son insu. Quelque chose se tramait. Quelque chose d'énorme, de funeste, évoquant un assassinat ou une guerre. Elle voulait s'en éloigner aussi vite que possible.

— Tu le regretteras ! cria-t-il. Tu ne rencontreras jamais personne d'autre prêt à supporter toutes tes conneries !

Elle lui fit un bras d'honneur et disparut.

Une panique sourde continuait à l'inciter à prendre ses jambes à son cou. Après avoir tergiversé quelques minutes en se mordant les lèvres, elle prit la décision de ne pas retourner à son appartement. La difficulté de la décision la surprit. Elle ne tenait pas à grand-chose. Ses meubles, c'était juste des meubles. Elle avait toutefois quelques souvenirs de sa mère et

elle était attachée à quelques vêtements. Indépendamment de ses possessions, le véritable arrachement, c'était de quitter son chez-soi, de rompre la stabilité qu'elle y avait trouvée.

— Ne t'attache pas aux gens, aux lieux, ou aux choses, lui avait répété sa mère. Il faut que tu sois en mesure de tout quitter sans regarder en arrière. Sois prête à fuir sans le moindre préavis.

La mère de Pia avait caché d'importantes sommes d'argent et différentes identités pour elles deux dans une demi-douzaine d'endroits un peu partout en ville. Pia avait mémorisé dès son plus jeune âge les combinaisons de verrous et de coffres-forts de tous les endroits concernés. Elles avaient régulièrement effectué des exercices dits de fuite de New York, durant lesquels elle suivait les itinéraires et accédait aux documents et au liquide pendant que sa mère la suivait et l'observait. Les photos des faux documents étaient changées au fur et à mesure que Pia grandissait.

Mais si Pia avait hoché la tête et affirmé qu'elle comprenait, les événements de la semaine qui venait de s'écouler indiquaient à quel point elle n'avait pas vraiment intégré les choses. Sa mère était morte alors qu'elle avait dix-neuf ans. Âgée maintenant de vingt-cinq ans, elle commençait à se rendre compte de l'insouciance dont elle avait fait preuve.

Pas seulement de son aveuglement et de sa sottise d'avoir fait confiance à Keith. Elle avait continué à s'entraîner et à suivre des cours d'autodéfense et d'arts martiaux, mais avait négligé de les prendre au sérieux. Elle les avait considérés comme l'occasion de faire du sport et de se distraire. Mais les leçons de sa mère lui revenaient et la hantaient.



10145

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 20 février 2013

Dépôt légal : février 2013
EAN 9782290066751
L21EPSN000923N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion